MARCELINE DESBORDES-VALMORE 1786–1859

# Trilby ou le lutin d’Argaïl

Ce doux lutin qu’il me faut oublier,
Qui fit ensemble et ma joie et mon crime,
Ne viendra plus au bord de mon foyer
Baiser les pleurs de sa chère victime.
Il pleut, j’ai froid ; le feu s’endort ;
Sur mes genoux Trilby ne daigne plus descendre.
Mon Dieu ! ne pleurons pas si fort…
S’il était caché sous la cendre !

Qu’il était triste et charmant, ce lutin,
Quand il pleurait d’amour à mon oreille ;
Quand de mon rêve il sortait le matin,
En murmurant comme une femme abeille.
Sans m’endormir le jour glisse et s’endort ;
Sur mon sommeil Trilby ne daigne plus descendre…
Trilby !… N’appelons pas si fort…
Hélas ! s’il dormait sous la cendre !

Un soir d’orage en relevant nos fleurs,
Sur les buissons je vis errer sa flamme ;
Pour moi, Trilby ranimait leurs couleurs ;
Dans leurs parfums j’ai respiré son âme.
Son âme a fui, l’été s’endort ;
Sur les buissons Trilby ne daigne plus descendre,
Et la fleur qui m’apprend mon sort
N’est déjà plus qu’un peu de cendre.

Dieu l'a voulu. Soumise à mon devoir,
Je l'ai banni de notre humble chaumière,
Et, malgré moi, je cherche à l'entrevoir,
Dès qu'au château brille un peu de lumière.
Je n'y vois plus, mon cœur s'endort ;
Fermé sur lui, l'espoir ne peut plus y descendre,
Et ce cœur qui brûla si fort
Trilby ! Troubleras-tu sa cendre ?

Adieu, Trilby ! Sous des lambris dorés,
Tu n'entends plus si mon âme t'appelle ;
Une autre femme, à ses pieds adorés,
Te tient captif : on dit qu'elle est si belle !
Sois heureux ! Ma plainte s'endort ;
De mes lèvres ton nom peut à peine descendre ;
Mais ce nom que j'aimai si fort ;
Qui le tracera sur ma cendre ?

(Après avoir lu la nouvelle : Trilby,
de Charles Nodier.)